N° 69. Lundi 21 et Mardi 22 Mars 1842. 13me Année.

Journal de La Haye.

LA HAYE, *le* 21 *mars*.

S. M., par arrêté du 19 de ce mois, a nommé ministre de la justice, pour entrer en fonctions au 1er du mois prochain, M. F. A. van Hall, membre des Etats Provinciaux de la Hollande-Septentrionale et avocat à Amsterdam.

— Le 18 de ce mois, il est arrivé un bien déplorable malheur à bord du *Deusus*, un des bateaux à vapeur de la Société des Pyroscaphes du Rhin et de l'Yssel. Le bateau, se trouvant à la hauteur de Hitdorf, il se déclara une fissure dans la chaudière et bientôt la vapeur bouillante pénétra dans toute la cale et brûla de la manière la plus cruelle les machinistes, les chauffeurs et les mousses du pont qui y étaient réunis au moment de l'accident. Deux de ces malheureux sont restés morts sur place et un troisième s'est trouvé si mal qu'il ne put être transporté. Le bateau de la Société néerlandaise de la navigation à vapeur, parti une heure plus tard de Cologne, a pris à bord six des blessés et les a débarqués à Dusseldorf. Ils ont été transportés immédiatement à l'hôpital où la faculté leur donne tous les soins possibles.

— Dans la matinée du 19 de ce mois, il a éclaté un violent incendie dans la ferme nommée *Meulenbelt* aux portes de Zwolle. La ferme et toutes ses dépendances ont été réduites en cendres et même une vingtaine de têtes de bétail ont été brûlées. On a sauvé une partie du mobilier et des instrumens aratoires, mais on ne s'est rendu maître des flammes que vers huit heures du soir, nonobstant les secours les plus prompts et les mieux dirigés.

— Jeudi dernier, M. le professeur J. C. Swyghuisen Groenewoud, après avoir prononcé un discours, a remis le rectorat de l'Université d'Utrecht entre les mains de son successeur, M. le professeur G. J. Loncq. M. C. A. Bergsma a été nommé secrétaire du Sénat académique pour la prochaine année scolaire. Le soir, MM. les étudians ont donné, comme de coutume, diverses sérénades.

— Le 13 avril prochain, on procédera de nouveau à l'adjudication de bâtimens de stations, pour le chemin de fer d'Amsterdam à Arnhem, dans la première de ces villes et à Utrecht.

M. Sud e Bas a eu l'honneur de se faire entendre, vendredi dernier, à une soirée de S. M. la reine. Il a exécuté, en présence de Leurs Majestés le roi et la reine, de toute la famille royale et de S. A. R. le grand-duc héréditaire de Saxe-Weimar, trois morceaux de violon, qui lui ont mérité le suffrage le plus flatteur de l'auguste auditoire, tant pour l'exécution que pour l'heureux choix de ces morceaux. S. M. la reine a daigné envoyer à M. de Bas une belle épingle en brillans.

— M. Jacques-Franco Mendes, violoncelliste-solo de S. M. le roi des Pays Bas a eu l'honneur de faire hommage au roi Guillaume Frédéric comte de Nassau de la partition d'une ouverture à grand orchestre. Sa Majesté a fait remettre au compositeur une marque de sa haute satisfaction, qu'accompagnait une lettre très-flatteuse.

— L'exposition dite *Multa in Minimo* de M. de Beerski, ouverte, samedi dernier, au bénéfice des pauvres de Schéveningue, a produit la somme de soixante-un florins. Cette somme a été transmise à M. le commissaire de police Behr, qui en a déduit 10 florins pour le malheureux Leendert den Dulk, et a remis le reste à la commission générale pour les pauvres à Schéveningue.

Les plaidoieries dans l'affaire du complot continuent à la cour d'assises du Brabant. Nous venons de lire les discours prononcés par les défenseurs du général Vandermeeren et de l'intendant Parys : ils sont dénués de tout intérêt.

— La Chambre des Représentans belge a adopté à la majorité de 52 voix contre 29 le projet de loi sur les indemnités dont nous avons mentionné les dispositions principales dans notre n° d'hier.

— Plusieurs journaux annoncent que des agens anglais viennent d'arriver à Paris, afin de s'entendre avec le gouvernement français sur les moyens d'établir une grande ligne télégraphique de Londres à Calcutta, à travers la France, et qui se prolongerait par l'Italie, la Grèce, la Syrie, la Mer-Rouge jusque dans l'Inde. Il paraît, ajoute-t-on, qu'un ingénieur anglais démontre la possibilité de mettre ainsi Londres et Paris en communication rapide avec le continent indien.

— On écrit de Strasbourg, le 13 mars, à la *Gazette Universelle* d'Augsbourg :

« Comme il y a apparence que les gouvernemens que la chose concerne, vont mettre à exécution le système de fortification de l'Allemagne méridionale, cela a déjà donné lieu à de nombreuses conférences au ministère de la guerre français. Je sais de bonne source que, par ce motif, vont être prochainement présentés aux Chambres quelques projets de loi demandant des crédits considérables pour relever les petites forteresses frontières de Hagenau, Lauterbourg, Neubrisack et Weissenbourg (et non pour construire trois nouvelles forteresses comme l'a annoncé la *Gazette de la Haute-Allemagne*). On assure aussi que de la résolution des gouvernemens allemands, d'élever Rastadt au rang de forteresse du premier ou du deuxième rang, dépendent des négociations ayant pour but des économies réciproques (?!) »

— On écrit de Weimar, le 14 mars :

« Hier est arrivé ici, de Vienne, le prince de Hohenlohe-Langenbourg.

» Le prince Bernard, frère du grand duc, dont le retour dans les Pays-Bas était fixé pour aujourd'hui, s'est laissé engager, par cette agréable visite, à rester encore quelques jours dans cette résidence. Cependant son départ est définitivement fixé à après-demain, le 16 »

— Une lettre de Greitz, du 8 mars, porte :

« Le mariage de S. A. la princesse Louise-Caroline Reuss avec S. A le prince Edouard de Saxe-Altenbourg, duc de Saxe, a été célébré aujourdhui avec pompe dans cette ville. »

— On mande de Wiesbaden, le [illegible] mars :

« Peu avant son départ pour Berlin, S. A. S. le duc a donné audience à M. de Scherff, conseiller-d'état et envoyé des Pays-Bas, près de la haute Diète germanique, afin de recevoir de ses mains les lettres qui l'accréditent en qualité de ministre plénipotentiaire de S. M. le roi des Pays-Bas, près de la cour ducale de Nassau.

» M. l'envoyé a eu ensuite l'honneur d'être présenté à S. A. R. la duchesse douairière, et d'être invité à dîner avec S. A. S. le duc. »

— Un jeune homme de Francfort, le docteur Henri Oppenheim, vient d'être admis comme agrégé à l'Université de Heidelberg. Le docteur Oppenheim est Israélite; c'est pourquoi cette autorisation mérite d'être remarquée, dans un moment où il s'agit de rétablir de nouveau une séparation. M. Oppenheim enseignera une branche du droit public. Il est curieux, dit le *Journal* (allemand) *de Francfort*, de voir le gouvernement grand-ducal donner cet exemple de tolérance; tandis que dans l'Allemagne du Nord on menace la position politique des Israélites.

— La température est tellement douce depuis quelques jours à Paris, que, dans le jardin du Palais Royal, le propriétaire du *Café de Foy* a déjà fait disposer des tables et des chaises sous les arbres qui ne tarderont pas à être couverts de feuilles.

— Un voyage géologique, fait récemment dans l'ouest de la France, a donné lieu à des observations assez curieuses sur les atterrissemens dont les côtes, principalement dans la Vendée et l'ancien Poitou, ont eu à souffrir depuis moins d'un siècle. Ces atterrissemens sont tels, qu'un vaissseau anglais de 64 canons, échoué vers le milieu du siècle dernier, sur le banc des Retraites des OEuvres, est aujourd'hui au milieu d'un vaste champ cultivé; que le hâvre de Prigny est à sec; que le port de Rabaud, où entraient, il n'y a pas long-temps des navires de 170 tonneaux, est à 3,000 mètres de la mer; que le port de Saint-Gilles se comble, que le hâvre de la Gachère se trouve barré; et tout cela, nous le répétons, en moins d'un siècle. Ces résultats sont dus uniquement à des ensablemens; car il est démontré, par des observations nombreuses faites à Brest, qu'aucun changement ne s'est opéré sur les côtes de France, dans le niveau de l'Océan.

Nous empruntons à la *Revue des Deux-Mondes* les détails très-curieux suivans sur les conquêtes et désastres des Anglais dans l'Asie Centrale: Toutefois, il nous semble que l'auteur s'exagère les suites des événemens dont le Caboul vient d'être le théâtre; ses vues, à cet égard, nous paraissent manquer de justesse :

L'Angleterre a trouvé son Moscou au cœur de l'Asie. C'est un des plus affreux désastres dont fasse mention l'histoire de sa domination dans les Indes. Son meilleur sang y a coulé; ses plus glorieux enfans sont ensevelis dans les neiges de Caboul. Alexandre Burnes, le héros de l'Indus, est mort à trente-cinq ans, misérablement assassiné par un barbare; le représentant anglais a été traîtreusement massacré au moment où il était sous la foi du droit des gens; et toute une armée anglaise, cinq mille hommes, après avoir résisté pendant deux mois à quarante mille révoltés, sans vivres, sans feu, sans munitions, abandonnés au milieu des montagnes et des neiges, et ne pouvant attendre des secours qu'au printemps, ont été exterminés presque jusqu'au dernier homme en faisant une trouée desespérée au milieu de l'ennemi.

L'Angleterre a perdu en un moment le fruit de trois années d'efforts, le prix de plusieurs centaines de millions; le prestige de sa puissance a reçu un coup terrible qui retentira dans toute l'Asie, et, ce qu'il y a de plus désastreux pour elle, c'est qu'il faudra qu'elle recommence, au prix de nouveaux trésors et de nouvelles armées, l'œuvre ingrate et stérile de ses conquêtes au-delà de l'Indus. Les Anglais à Caboul, comme les Français à Moscou, s'étaient engagés au milieu de populations qui se refermaient silencieusement sur eux en attendant l'heure de les étouffer; à Caboul comme à Moscou, la révolte a été soudaine, unanime, implacable, l'élan irrésistible de toute une nation se soulevant contre l'invasion étrangère; et enfin, un dernier trait de similitude, c'est que l'ennemi que les Anglais étaient allés chercher au cœur de l'Asie centrale était le même que les Français allaient attaquer aux extrémités de l'Europe, c'était la Russie.

Il y a peu de jours encore, les représentans de la Russie, et les ministres de l'Angleterre fraternisaient à Londres dans un banquet, et, pendant ce temps les deux peuples continuaient, dans les vastes espaces de l'Asie centrale, cette lutte sourde, incessante, infatigable qu'ils y ont engagée depuis des siècles et qui finira un jour par les y mettre face à face. C'est l'Afghanistan qui est le principal théâtre de cet antagonisme; c'est la grande route de l'Inde, le chemin qu'ont pris tous les conquérans; et ç'a toujours été pour la puissance anglaise une question de vie et de mort d'empêcher qu'aucune autre influence que la sienne prédominât dans cette partie de l'Asie centrale. Elle n'y a jamais cherché des conquêtes de territoire, elle n'est déjà que trop embarrassée de l'étendue de ses possessions indiennes; quand en

---

FEUILLETON.

HÉVA. (1)

VI.

L'HABITATION DU LAC.

Dans cette vie, il ne faudrait jamais revoir ce qu'on a vu avec plaisir une première fois. Le retour est fatal. L'homme le plus heureux serait celui qui marcherait toujours devant lui, à travers les neuf mille lieues qui cerclent notre petit globe, en disant des adieux eternels à tous les bonheurs de surprise qu'il rencontrerait.

Rentré à l'habitation du lac, Gabriel n'y avait rien trouvé de ce qu'il attendait. Héva était absente; elle passait dans une modeste maison de Madras les premiers mois de son veuvage, et ne recevait d'autre visite que celle de son beau-frère Talaïperi. L'opulence qui éclatait dans la maison de campagne de Mounoussamy avait disparu avec le maître. Plus de grands festins, plus de convives, plus d'amour, plus de gaieté. Un silence de mort régnait aux appartemens inférieurs; les oiseaux passaient entre les lames des persiennes; des guirlandes de fleurs desséchées tombaient des kiosques comme des chevelures de désolation; les gerbes d'eau ne dépassaient plus le marbre des bassins. L'Eden avait perdu son Eve.

Gabriel et Klerbbs, grâces aux bontés de Talaïperi, auraient pu se croire les maîtres de cette maison. Le sage Indien voulait, par la plus large hospitalité, leur faire oublier des nuits et des jours bien cruels, et honorer, en même temps, le courage qu'ils avaient montré sur les rives du Lutchmi, quand ils se précipitèrent héroïquement au secours de son frère.

Le nombre des domestiques attachés au service de l'habitation n'avait pas été diminué; mais presque tout le personnel en était changé: quelques Indiens, d'une fidélité éprouvée, avaient échappé seuls à cette épuration. Des serviteurs anglais remplaçaient les Péons douteux ou traîtres.

L'intelligence qui avait presidé à l'établissement de cette domesticité nouvelle temoignait assez de l'intérêt qu'Héva portait encore à cette maison, et Gabriel en concluait que la belle veuve quitterait les ennuis de Madras lorsque les convenances le permettraient.

Les deux amis, servis par une vingtaine de domestiques, menaient une vie assez monotone, la seule qui ressemble au bonheur. Klerbbs songea sérieusement à remplir le but de sa mission scientifique, et il consentit à visiter, assis dans un fauteuil, la vaste bibliothèque de Mounoussamy, pour y decouvrir l'Histoire des Malabars. Gabriel allait à la chasse au Touraco, dans la vaste forêt qui s'étendait de la terrasse de la maison à la montagne. Souvent le jeune savant, aventuré sur les hauteurs du Tinnevely, jetait un regard melancolique sur la double haie de grands arbres qui ombragent la route de Madras, et dans chaque plainte du vent il croyait reconnaître le bruit sourd des roues du *tandigel* qui devait ramener Héva sous les douces et flottantes arcades de ses nefliers du Japon, et devant les volières aux treillis d'argent, où mille oiseaux dorés appelaient leur jeune maîtresse au lever du soleil et au tomber du jour.

Un matin, Klerbbs descendit de son appartement en habit de voyage, et fit ses adieux à Gabriel. Il partait, disait-il, pour visiter la province du Carnatic et passer quelques jours à Tranquebar. D'après de nouveaux renseignemens, il comptait decouvrir dans cette excursion le manuscrit de l'histoire des Malabars. Gabriel ne pouvait accompagner son ami : son destin était lié désormais à cette habitation solitaire que la présence d'une femme devait peupler bientôt de toutes ses grâces, de tous ses enchantemens

— Mon voyage ne sera pas long, dit Klerbbs, en serrant les mains de Gabriel, et pour l'abréger encore je ne me donnerai aucune peine pour trouver ce que je cherche. Malheur à qui cherche ! il ne trouve jamais. Je me laisserai découvrir par l'histoire des Malabars. Adieu, et ne chasse jamais aux tigres.

— Adieu, Klerbbs, dit Gabriel; reviens-moi bientôt, et écris-moi. A ton retour, tu me trouveras peut-être fiancé.

— Mon cher ami, dit Klerbbs en montant à cheval, je crains que la belle veuve ne se soit brûlée incognito sur le tombeau de son mari, selon l'usage indien.

Les mains des deux amis s'agitèrent quelque temps encore pour échanger de loin des saluts, et Klerbbs disparut au galop dans des massifs d'ébeniers.

Gabriel recommença une vie d'isolement qui ne pouvait lui donner aucune distraction salutaire. Chaque jour, il se préparait à voir lever à l'horizon de Madras l'étoile d'amour attendue, et chaque soir, lorsque les ténebres couraient avec les bois autour du lac, comme un rempart d'ébène et que les solennelles harmonies des nuits indiennes s'élevaient dans de mystérieux lointains, il sentait que l'espoir conçu à l'aurore, sous des nuages de rose, s'échappait avec le dernier reflet du crépuscule, éteint à l'horizon de la mer. Le jeune homme comprenait qu'il y avait autour de lui une atmosphère de doux poisons, et devant lui un avenir assombri de toutes ses incertitudes; mais il n'avait pas la force de fuir. Il était opprimé par un souvenir d'amour contre lequel il n'y a plus de résistance secourable. Voir une jeune et belle femme dans quelque bourgeoise et froide résidence d'une ville d'Europe, dans une étroite cage de maison; la quitter par un escalier gluant; penser à elle sur le pavé pluvieux d'une rue bruyante, et l'oublier le lendemain, c'est là ce qu'il est aisé de faire, et ce que tous les hommes ont fait. Mais il renaît de lui-même, comme le foie de Prométhée, l'amour qui éclata dans un festin, un soir, sous des étoiles sereines, dans le ravissement d'un paysage inconnu, au milieu des parfums qui montent de la terre au ciel, au milieu des fleurs qui jouent dans les cheveux de la femme; au milieu d'une fête qui vous enlève à la réalité de ce monde et vous fait toucher votre plus beau rêve. Un pareil souvenir ne s'évapore plus. Toujours, dans les ennuis qui sonnent avec les heures on revoit ce festin, ces étoiles, ces fleurs, cette fête, tout ce cortége étincelant qui s'unit à la femme aimée, et fait corps avec elle, et l'élève si haut dans le délire de la passion, que toute autre femme semble n'être plus que l'ombre dérisoire de cette reine, qui porte avec elle toutes les joies de la terre et du ciel.

Gabriel, seul maître de cette maison, retrouvait à chaque pas devant lui la femme absente et adorée. Il y avait partout de délicieuses négligences, de charmans caprices qui attestaient le passage d'Héva; et le Lori familier, qui déployait ses ailes peintes sur le perchoir d'érable, trompé lui-même par toutes les brillantes fantaisies amoncelées au salon sur les laques et les émaux de Chine, entonnait un chant de joie, et secouait gracieusement sa jolie tête pour demander un baiser à des lèvres de corail. C'était partout un éblouissant cahos de toutes les futilités heureuses qui s'embaument aux mains de la femme; des éventails semés d'oiseaux bleus, s'échappant d'un kiosque chinois; des nuages de broderies, délaissés avec une adorable nonchalance; des vases du Japon, sur lesquels une main folâtre avait noué, au couvercle, un nœud de rubans sur la vénérable tête de Brahma; des cristaux, à vives arrêtes, dont la gueule évasée laissait tomber des tulipes flétries; des dieux de porcelaine, à demi-brisés; un échiquier, avec toutes ses pièces renversées dans un accès de colère enfantine, sous le coup d'un *mat* trop précoce. La main d'Héva était partout; absente, elle habitait sa maison.

(1) Voir *Journal de La Haye* nos 65, 66, 67 et celui d'hier.

1838, elle se détermina à envoyer une expédition au-delà de l'Indus pour rétablir le Shah-Soudja sur le trône des Afghans, elle ne le fit qu'après que les intrigues de la Russie, en poussant la Perse sur l'Afghanistan, lui eurent enlevé toute alternative: car, ce qui rend l'influence russe d'autant plus difficile à saisir et à combattre, c'est que la Russie n'intervient jamais qu'indirectement, et qu'elle n'apparaît que sous les couleurs de la Perse, qui est sous sa main. Dès 1836, nous voyons M. Ellis, chargé-d'affaires anglais à Téhéran, écrire à lord Palmerston: « J'ai la conviction bien arrêtée que le gouvernement anglais ne peut permettre l'extension de la monarchie persane dans la direction de l'Afghanistan, sans mettre en danger la tranquillité intérieure de l'Inde, cette extension amènerait l'influence russe au seuil même de notre empire; et comme la Perse ne veut pas, ou n'ose pas entrer en alliance étroite avec la Grande-Bretagne, notre politique doit être de la considérer non plus comme un ouvrage avancé pour la défense de l'Inde, mais comme la première ligne d'où commencera l'attaque. »

Mais peut être convient-il de donner un aperçu rapide de la situation du pays au moment où l'expédition anglaise en changea la face. Le fondateur de l'empire des Afghans, Ahmed-Shah, était mort en 1773, laissant sur le trône son fils, Timour-Shah, qui régna vingt ans, et mourut en 93. Ses trois fils, Mahmoud, Zehman et Soudja, se divisèrent, et, au milieu de leurs troubles domestiques, une tribu rivale, celle des Barukzis, se partagea la monarchie des Afghans. Des descendans de la famille légitime, un seul garda une portion de l'héritage paternel; ce fut le fils de Mahmoud, Kamram, qui est aujourd'hui le souverain de Hérat, capitale du Khoraçan Afghan. Les quatre villes royales de l'Afghanistan sont: Caboul, Candahar, Ghizni, Peschawer. Dost-Mohammed, le chef de la tribu usurpatrice des Barakzis, avait établi son autorité à Caboul; un de ses frères était à Ghizni, et un autre à Candahar.

Peschawer avait été distrait de la monarchie des Afghans, et était tombé sous la suzeraineté du fameux roi de Lahore, Runjet-Singh. Des trois descendans de la race légitime, un était mort, et les deux autres s'étaient réfugiés à Loudianah, chez les Anglais, qui leur faisaient une pension. Le premier, Zehman, était aveugle, son frère Mahmoud lui ayant fait crever les yeux; le second, Shah-Soudja, après avoir eu des aventures inouies et tenté deux fois de reconquérir son royaume, s'occupait philosophiquement à écrire ses Mémoires, quand les Anglais vinrent le prendre et le replacer sur son trône. Alexandre Burnes, l'homme du monde qui connaissait le mieux l'Asie, regardait les deux princes légitimes comme tout-à-fait incapables de relever la monarchie des Afghans.

Il avait toujours conseillé au gouvernement de l'Inde de soutenir la cause de Dost-Mohammed, le conquérant de Caboul, et de l'aider à réunir sous sa domination toutes les principautés dispersées, pour en faire une barrière entre l'Inde et la Russie. « Si nous pouvons, écrivait-il, rétablir l'union dans la famille des Barukzis, ce que je regarde comme très aisé, nous élèverons dans ce pays, au lieu d'états divisés et ouverts à toutes les intrigues, une barrière qui préservera nos possessions. » Dost-Mohammed passait en effet pour l'homme le plus habile et le plus brave soldat des Afghans; peut-être ces qualités même ont-elles inquiété les Anglais; toujours est-il qu'ils ont préféré se faire de lui un ennemi. Plusieurs causes, toutefois, tendaient déjà à jeter Dost-Mohammed dans les bras de la Russie.

Peschawer, qui était un des apanages du royaume de Caboul, était aux mains de Runjet-Singh, l'allié fidèle de l'Angleterre, qui le resta jusqu'à sa mort. Fort de cette protection redoutée, le roi de Lahore se riait de toutes les tentatives de Dost-Mohammed pour recouvrer cette portion de ses états. De plus, Dost-Mohammed était l'ennemi mortel, l'ennemi de caste de Kamram, prince de Hérat, le seul descendant régnant de Timour, et Kamran était encore le protégé de l'Angleterre. Les destinées de l'Asie, et celles de l'Europe peut-être, se sont long-temps agitées et s'agiteront sans doute encore autour des murailles de cette ville ignorée. Hérat est située à environ cent cinquante lieues entre Ispahan et Caboul. Le Shah de Perse prétend avoir des droits de suzeraineté sur l'Afghanistan, et quand il les oublie, la Russie se charge de les lui rappeler.

C'est ainsi qu'en 1836 nous voyons le Shah commencer le siége de Hérat, et le continuer pendant plusieurs années au milieu des plus curieuses vicissitudes. C'est un officier russe qui dirige les opérations du siége, pendant qu'un lieutenant anglais, Eldred Pottinger, se jette dans la place et en dirige la défense. M. Mac-Neill, le représentant anglais à la cour de Perse, écrivait à son gouvernement le 1er août 1838: « Si Hérat tombe, la Russie devient la maîtresse sans partage des destinées politiques et commerciales de l'Asie Centrale; car, l'Angleterre se trouvant rejetée jusqu'à l'Indus, Khiva et Bockara seront forcés de se soumettre si on les attaque, tandis que la Perse et l'Afghanistan seront déjà entièrement à la disposition de la Russie. »

En même temps, des agens russes déguisés parcouraient toutes les contrées de l'Asie, Balkh, Bockara, Caboul, Lahore et l'Inde anglaise; ils cherchaient à nouer des relations directes avec les indigènes, et lord Auckland, gouverneur des Indes, écrivait au comité secret à Londres: « Je vous ai dit que je ne croyais pas à la stabilité de la domination persane dans les contrées afghanes; mais il y a une marche ouverte aux agens de la Russie dans les efforts qu'ils font pour étendre l'influence de leur nation, et qu'ils paraissent devoir préférer à celle d'établir la domination directe de la Perse sur l'Afghanistan.

» On peut induire, de leur langage et de leurs démarches, qu'ils veulent, d'un côté, paraître aider la Perse à établir sa suprématie générale sur tous les chefs Afghans, et de l'autre proteger ces chefs contre toute attaque. Ceci peut bien servir les vues immédiates de la Perse, mais cela peut avoir aussi pour effet définitif, dans l'état d'anarchie de l'Afghanistan, de donner à la Russie l'arbitrage et le protectorat de tous les chefs de ces pays. Je n'ai pas besoin de dire que nous aurions le droit et l'intérêt les plus clairs à réclamer contre de pareils procédés, car la Russie ne peut avoir aucun motif légitime pour étendre ses relations politiques à l'Afghanistan; tandis que nous sommes nécessairement intéressés à la paix et à l'indépendance de ce pays par proximité et par position. »

Le gouvernement anglais réclamait, en effet, mais le gouvernement russe niait ou désavouait ses agens, et continuait ses manœuvres. Cependant l'Angleterre eut bientôt des preuves positives à donner de l'intervention russe dans les affaires de l'Afghanistan. Dost-Mohammed, trouvant les Anglais fidèles à leur allié Runjeet-Singh, et ne pouvant obtenir d'eux qu'ils achetassent son alliance au prix de la restitution de Peschawer, disait à Burnes: « Je n'ai plus d'espoir dans votre gouvernement, je serai obligé d'avoir recours à d'autres. Je le ferai pour sauver l'Afghanistan et pour mon propre honneur, et non par mauvais vouloir pour les Anglais. » Alors il adressa à l'empereur de Russie une lettre dans laquelle il lui disait: « Le gouvernement britannique me montre de mauvaises dispositions, et si votre impériale majesté voulait arranger les affaires dans le pays afghan et m'assister, elle ferait de moi son obligé.

J'espère que votre majesté impériale me fera la faveur de me permettre d'être admis, comme les Persans, sous la protection du gouvernement russe. Je puis rendre, avec mes Afghans, des services utiles. » L'empereur de Russie répondit en promettant que, dès que le Shah de Perse aurait pris Hérat, il enverrait de l'argent et des troupes à Dost-Mohammed contre Runjeet-Singh, et qu'à son défaut, le gouvernement russe donnerait tous les secours nécessaires. Ce fut alors qu'un agent russe, appelé Vicowich, qui joue dans cette affaire un très-grand rôle, et qui eut depuis une aventure très-surprenante, arriva à Caboul, chez Dost-Mohammed, avec un envoyé persan. Alexandre Burnes y était déjà, et ces deux hommes, remarquables à juste titre, se trouvèrent en présence.

Ce ne fut pas sans répugnance et sans efforts que Dost-Mohammed se donna à la Russie. Il sentait que la force était, pour le moment du moins, du côté de l'Angleterre, que les Anglais seuls pouvaient l'aider à fonder et à maintenir une monarchie. L'influence de Burnes l'avait déterminé à faire une dernière tentative pour s'assurer l'amitié de l'Angleterre. Il avait même renoncé à sa haine héréditaire contre Kamram, et il disait à Burnes: « J'oublierai la querelle de sang qu'il y a entre moi et Kamram, et j'irai avec mes meilleures troupes au secours de Hérat. Tout ce que je demande, c'est d'être garanti contre la colère de la Perse dont j'aurai refusé les offres, d'être protégé contre les agressions des Sikhs (Lahore) pendant mon absence, d'être reconnu par vous comme Émir de Caboul, et de recevoir une subvention pour les troupes que j'emploierai à votre service. » Il ajoutait même qu'il ne parlerait pas jusqu'à nouvel ordre de la restitution de Peschawer. Burnes, se croyant sûr de l'appui de son gouvernement, avait tout promis. Dost-Mohammed voulait renvoyer l'agent russe Vicowich et l'envoyé persan sans les entendre, mais Burnes l'engagea à les recevoir et à prendre leurs dépêches. L'habile Anglais en prit des copies et les envoya à lord Auckland.

Nous ne savons quelles furent les causes qui dirigèrent la conduite du gouverneur-général; mais il paraît qu'il rompit toutes les négociations que Burnes avait conclues avec tant de peine et de succès, et lui enjoignit de déclarer à Dost-Mohammed qu'il avait agi sans instruction. La colère du chef afghan fut égale au découragement de Burnes, qui dut céder la place et la victoire aux agens de la Russie, et un traité fut signé entre les Sirdars des Afghans et le Shah de Perse, traité garanti par le co[...] Simonich, ministre russe à Téhéran, et qui établissait l'in[...] ce russe dans l'Afghanistan comme dans la Perse.

Burnes ne se retira pas sans donner un dernier avertisseme[...] son gouvernement, et il lui écrivit: « Quant à la Russie, [...] manœuvres sont devenues si évidentes, que je présume qu'il [...] qu'elle désavoue M. Vicowich et M. Goutte pour ses émissai[...] ou qu'on la rende responsable de leurs démarches. Il ne me [...] qu'à exprimer de nouveau ma conviction profonde, fondé[...] une longue étude des événemens de l'Asie centrale, que [...] conséquences de la nature la plus sérieuse sortiront inévita[...] ment de ces démarches, si le gouvernement anglais n'y me[...] l'opposition la plus prompte, la plus active et la plus décid[...]

(*La suite à un prochain numéro.*)

Nous lisons dans le *Staats-Courant*:

Des lettres particulières de Stockholm, du 8 mars, fo[...] mention d'une singulière manie qui régne dans quelq[...] provinces du royaume et surtout dans la province de Jön[...] ping. C'est un fanatisme religieux parmi les jeunes gens des d[...] sexes de 10 à 16 ans, qui prétendent être inspirés par une f[...] surnaturelle et qui de temps à autre, dans un parox[...] d'enthousiasme inoui pour leur âge, prèchent et font des [...] dictions en public. Ils ont une vogue extraordinaire et [...] quelques paroisses, on a déjà vu des assemblées de mille [...] douze cents personnes accourues pour entendre les prédica[...] de ces jeunes gens qui prophétisent pour la plupart de terr[...] malheurs.

D'abord, on n'avait pas fait une bien grande attention à ce[...] affaire, mais le mal s'est empiré au point que le gouvernem[...] a cru devoir prendre des mesures pour le combattre. On a tra[...] mis des ordres au clergé et aux médecins dans les districts où [...] scènes se passent, afin que, de concert avec les autorités loca[...] ils prennent des mesures pour calmer et guérir ces jeunes fa[...] tiques; Dans quelques endroits, la faculté a réussi dans ce[...] cure. Il y a été envoyé aussi un membre du parquet charg[...] prendre des mesures vigoureuses pour empêcher les assemb[...] de cette nature, ce que les autorités locales n'avaient pu fa[...] jusqu'à présent.

Il y a des personnes qui prétendent trouver de l'analogie [...] tre ces symptômes et la propagation des dogmes qui se prêch[...] à Stockholm par un méthodiste anglais nommé Scott. Ce sec[...] teur y habite depuis plusieurs années; il compte un grand no[...] bre de zélateurs jusque parmi les hautes classes et il a mê[...] trouvé moyen de fonder un temple pour sa nouvelle secte. [...] clergé luthérien l'a dénoncé au Consistoire de Stockholm com[...] propageant des principes nuisibles en général et contraire[...] luthérianisme qui est reconnu en Suède comme la religion [...] l'état. Cette affaire fait beaucoup de bruit à Stockholm.

Extérieur.

TURQUIE.

On écrit de Constantinople, le 28 février:

Le dernier Firman relatif au nouveau costume a été modifi[...] ce sens que ce costume n'est que facultatif pour des sujets d[...] Porte qui ne remplissent aucune fonction, à la condition to[...] fois de ne porter aucune des marques distinctives propres à l'[...] mée ou aux fonctionnaires de l'état.

Le Grand-Visir s'est fait remettre la liste de tous les hauts fo[...] tionnaires de l'Empire, et il s'est convaincu qu'un grand nom[...] d'entr'eux étaient sans occupation, et par conséquent inutil[...] qu'il y avait une foule de Pachas sans Pachalik, de généraux [...] de colonels sans division ni régiment, que les gouver[...] d'un grand nombre de provinces n'y avaient jamais le pie[...] résidaient constamment à Constantinople, tandis que leurs g[...] vernemens étaient administrés par leurs Kaimakams (représ[...] tans). On est sur le point de publier un ordre suprême q[...] mettra un terme à tous ces abus.

— De nouvelles lettres de la même ville et à la même da[...] mandent:

« La Note commune des représentans des cinq puissan[...] relativement aux autorités turques du Liban, a causé à la Por[...] de l'agitation et de l'inquiétude. Par cette immixtion dans [...] affaires intérieures, la Porte croit son indépendance menac[...] et voit prêt à s'accomplir ce qu'elle avait déjà depuis long-tem[...] pressenti. Jusqu'à présent, elle n'a pas répondu à cette No[...]

Le beau-frère d'Héva, les sage Talaïperi, quand il revenait de Madras à l'habitation du Lac, disait quelquefois à Gabriel: — Nous sommes vraiment désolés de ne pouvoir vous donner quelques distractions, quelques amusemens de campagne, mais vous comprenez mieux que personne notre position; l'habitation est en deuil. Cependant, le Temps, ce dieu qui console, vous fera, j'espère, de meilleurs jours au sein de notre famille et de quelques bons amis.

Gabriel répondait que cette solitude était pour lui pleine de charmes; qu'il pouvait y exercer royalement sa passion favorite, la chasse, et qu'ensuite, il trouvait deux excellens remèdes contre l'ennui, l'étude et la méditation.

Sur ces entrefaites, Gabriel reçut une lettre de Klerbbs, elle était ainsi conçue:

Tranquebar, juin 18.

Mon cher Gabriel,

» Je n'ai pas encore eu le bonheur de trouver l'Histoire des Malabars, il est vrai que j'ai eu le malheur de la chercher. J'ai fouillé la province du Carnatic, et la pagode de Vilnour, qu'on m'avait désignée comme une bibliothèque d'histoires indiennes. Fiez-vous aux renseignemens! la pagode de Vilnour est en ruines; ce n'est plus qu'un recueil de serpens. Décidément, je ne cherche plus.

» L'autre jour, une société de jeunes Anglais m'a proposé de faire le septième dans une chasse aux tigres, sur les bords du fleuve Caveri, il y a tout près de Tranquebar, disaient-ils, un vieux fort ruiné, qui est un Club de tigres. J'ai fait mille remerciemens à ces messieurs. Assez de tigres! n'est-ce pas Gabriel?

» Je puis recevoir une lettre de vous, à Tranquebar, et, votre lettre écrite, ne m'écrivez plus; nous parlerons de près; cela vaut mieux.

» Vôtre bien dévoué, EDWARD KLERBBS »

La réponse que fit Gabriel à cette lettre est le récit de quelques évènemens survenus la veille à l'habitation du Lac; la voici:

« Mon cher Klerbbs,

» Ta lettre m'a porté bonheur; une chose heureuse n'arrive jamais seule. Héva est ici.

» Hier, au retour de la chasse à quatre heures du soir, deux piqueurs ont fait trembler sous leur galop la grande allée de Naucléas: — Voici Madame! ont dit les domestiques. Talaïperi est descendu sur la terrasse pour recevoir la reine de Tinnevely.

» Moi, je n'ai su quel poste m'assigner; il me semblait que j'étais déplacé partout; j'aurais voulu être sur les arbres, avec les oiseaux.

» Deux palanquins se sont arrêtés devant le *Chattiram*. Dans le premier, il y avait les femmes d'Héva; je n'ai pas vu l'éblouissante forme qui descendait du second; mes yeux se sont fermés.

» Quand je les ai rouverts, Talaïperi me présenta t à Héva; j'ai senti la terre onduler sous mes pieds: ma poitrine s'est gonflée; ma langue s'est desséchée d'amertume; mon front a brûlé les racines de mes cheveux.

» J'ai balbutié une de ces phrases de présentation qui sont admises comme ne devant rien signifier; la mienne était tissue d'anglais, de français, de malais et de hollandais. Je n'ai pas entendu ce qu'Héva m'a dit: mes oreilles sont trop grossières pour recueillir la mélodie angélique descendue des lèvres de cette femme!

» Cependant, je me suis révolté contre moi-même, et j'ai fait un énergique appel à mon courage, comme si j'eusse été en face d'un extrême péril.

» Oh! j'ai senti que ma destinée était invinciblement liée à cette femme, que ma vie était dans elle. On n'a qu'une fois des pressentimens aussi lumineux! elle a été faite pour moi; un autre l'avait prise contre mon droit; il est mort, elle est veuve, l'ordre est rétabli.

» Heureusement, dans ce monde qui l'entourait, personne n'a remarqué mon émotion; tous les yeux ne regardaient qu'elle; les plus vils esclaves ennoblissaient leurs visages en regardant le sien.

» Les autres m'ont enhardi; j'ai levé mes yeux sur elle, et je n'ai plus rien vu qu'elle après. Elle portait une robe de deuil, plus rayonnante que la plus belle parure de bal; une gaze transparente essayait de couvrir ses bras; son col, dépouillé de ses ornemens, s'élevait blanc et pur, encadré par l'ébène fluide des cheveux et le noir du corsage. Une légère teinte de tristesse semblait lutter sur son visage contre le sourire près de poindre. Ses yeux n'annonçaient pas trop de larmes répandues; ils avaient l'éclat velouté de l'iris et la limpidité du diamant. Lorsqu'elle a paru dans la première salle, il y a eu dans les volières une furie de chants de joie, et un frémissement d'ailes qui l'ont fait tressaillir de bonheur.

» Décidément sa tristesse de veuve n'était pas désespérante pour moi.

» J'attendais qu'elle me parlât, j'avais soif de ses paroles, et pourtant je désirais me confondre parmi ces serviteurs qui se sont arrêtés sur le seuil de la salle, et sont rentrés dans leurs ténèbres et leur néant.

» Elle s'est assise; elle a dénoué le *madras*, à la créole, qui couvrait le haut de sa tête; elle a pris un éventail et nous a priés de nous asseoir, à côté d'elle, son beau-frère et moi.

» J'ai obéi machinalement. Un miroir voisin m'a dit que j'étais affreux de pâleur. Je n'ai pas eu le temps d'analyser mes sensations; je les subissais, en renvoyant mon autopsie morale à de plus calmes momens.

» — Monsieur, m'a-t-elle dit, j'attendais cette occasion pour vous exprimer combien je vous suis reconnaissante de votre noble condu[...] les bords du Lutchmi, et combien j'ai souffert en apprenant la fatale [...] prise qui vous a donné tant de tourmens!

» La confusion de Babel est encore retombée sur ma langue. Aucun [...] terprète n'aurait pu traduire ma réponse: j'étais jaloux de ces oiseaux q[...] avaient, pour lui repondre, des concerts dignes d'elle, et qui se pressai[...] aux treillis des cages, pour se suspendre à son col d'ivoire, comme [...] collier d'émeraudes vivantes et de rubis ailés.

» Heureusement elle a cru que je lui avais répondu quelque chose, [...] elle a ajouté:

» — Votre ami, sir Edward Klerbbs, nous reviendra-t-il bientôt?

» — Bientôt; ai-je répondu, comme un écho sec qui ne rend exac[...] ment que ce qu'on lui donne.

» — C'est un jeune homme digne de toute estime, a-t-elle dit en [...] puyant sur chaque mot; sir Edward Klerbbs a l'esprit français fo[...] dans le flegme britannique. Mon mari l'aimait beaucoup.

» Je sentais que je reprenais mes esprits, et deux mots, deux mots bi[...] simples que je dois, hélas! entendre souvent, m'ont de nouveau bou[...] versé. Vous ne sauriez croire tout ce que j'ai souffert d'aigu et de gla[...] ces deux mots *mon mari!* ils emportaient avec eux tant de pouvoir d[...] côté, tant de soumission de l'autre!! Je n'aurais jamais cru que, dans [...] certaines conditions, ces deux mots fussent aussi désolans.

» L'arrivée de deux étrangers qui suivaient de près le palanqu[...] d'Héva, m'a soulagé quelques instans. Ce sont les avocats, ou hom[...] d'affaires qui viennent s'établir ici pour débrouiller le chaos d'une [...] mense succession.

» Ils étaient à leur aise ceux-là; ils sont entrés comme ils entrent [...] eux; ils ont salué Héva, ainsi qu'ils auraient salué une femme ordin[...] Comment se fait-il que tout homme qui la voit pour la première fo[...] tombe pas à ses pieds?

» Le plus âgé de ces hommee d'affaires a ouvert deux croisées [...] mieux examiner la salle, car le jour baissait. — Ceci est très beau, a[...] dit, très-beau!... Toute la maison est de même sans doute: c'est du [...] luxe anglo-indien! Le mort avait du goût. Mais, dans ce désert, tout [...] ne vaut pas dix mille piastres; nous en aurions cinquante mille aux [...] de Madras! Dans un immeuble la position est tout... Les dépen[...] s'étendent-elles bien loin, Madame?

» — Monsieur, a répondu Héva, il est tard, je suis un peu fatiguée, [...] causerez de ces choses ennuyeuses avec mon beau-frère. On va so[...] dîner dans l'instant.

» Elle nous a gracieusement salués, et je l'ai suivie des yeux tant q[...]

Tant que Tahir-Pacha et Izzet-Pacha conserveront au Divan leur prépondérance, on peut s'attendre à ce qu'ils chercheront à maintenir l'indépendance de la Porte.

»Avant-hier, il est arrivé de la Perse un courrier anglais qui a apporté des nouvelles qui allaient jusqu'au 26 du mois passé. D'après elles des hordes de brigands Kurdes auraient pénétré jusqu'à Tauris, incendié tous les villages, emporté tout ce qui pouvait être enlevé, et fini par égorger les habitans qui n'avaient pu fuir. Le désordre et la misère de cette contrée seraient impossibles à décrire.

»Suivant des lettres de Smyrne, du 20, le Pacha de cette ville a fait torturer avec barbarie plusieurs Rajas sur le simple soupçon qu'ils auraient dévalisé un convoi d'argent sur la route de Moula à Smyrne. La cruauté déployée dans cette circonstance aurait encore dépassé celle qui a été exercée autrefois à Damas. On espère qu'il sera demandé compte au Pacha de sa conduite.»

— Une lettre du Caire, en date du 14 février, mande :

«La semaine passée, la douane s'est refusée sous toutes sortes de prétextes, à remettre une cargaison de vin adressée à une maison anglaise de cette ville, en consignation. Après d'infructueuses réclamations, le consul anglais reçut du consul-général une instruction, d'après laquelle il devait se rendre à la douane avec six Janissaires et s'emparer de ces vins par la force. Le consul n'hésita pas d'obtempérer à cette instruction ; il ne rencontra aucune résistance et ne trouva pas même d'employé responsable. Artin-Bey, premier Drogman de Méhémet-Ali, pour prévenir toute difficulté, avait donné l'ordre de laisser faire le consul.»

RUSSIE.

On mande de St.-Pétersbourg, le 10 mars :

«Dimanche dernier, S. M. l'empereur a reçu le chevalier Joachim Ferreira Borges, nouvellement nommé chargé-d'affaires de S. M. la reine de Portugal.

»S. M. l'empereur a daigné conférer les insignes en diamans de l'ordre de St-Alexandre-Nevsky, au lieutenant-général, aide-de-camp général Grabbe, commandant les troupes cantonnées sur la ligne frontière du Caucase et dans le territoire des cosaques de la Mer-Noire.

»Le sieur Meunier, agent consulaire de France à Taganrog, vient d'obtenir son *exequatur* en qualité de vice consul de France dans la même ville.»

BAVIÈRE.

Les nouvelles de Munich annoncent que le 14 mars, LL. AA. le duc régnant de Modène et son auguste fils, le prince héréditaire, sont arrivés dans cette résidence, accompagnés des chambellans envoyés à leur rencontre et d'un détachement de cuirassiers.

PRUSSE.

La *Gazette d'Etat*, du 17 mars, annonce que S. A. R. le prince Albert est arrivé à Berlin, de retour de son voyage à Schwérin, dans le Mecklenbourg.

— Le 16 mars, S. M. le roi a reçu en audience particulière, le conseiller intime comte de Hessenstein, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du grand-duché de Mecklenbourg-Schwérin, qui a eu l'honneur de présenter à S. M., ses nouvelles lettres de créance, de la part de S. A. R. le grand-duc de Mecklenbourg-Schwérin, aujourd'hui régnant.

— LL. AA. RR. les princes Adalbert et Waldemar, ont quitté Berlin, le 17 mars, pour se rendre en Italie.

HANOVRE.

Une lettre de Berlin, du 14 mars, porte :

«Depuis deux ou trois jours on raconte comme une chose certaine, que le roi de Hanovre est résolu à ne plus reprendre les rênes du gouvernement de ce pays, et de continuer à résider à Berlin. La prestation de serment du prince de Solms relativement à la légalisation de la signature du prince royal, et la remise de toutes les affaires de l'état entre les mains de ce dernier, font supposer que l'absence du roi pourrait durer plus long-temps que ne l'ont annoncé les journaux du Hanovre. Aprésent on se rappelle les craintes qui s'étaient parfois manifestées relativement au règne futur du prince royal, à cause de sa presque cécité, et l'on pense généralement que le roi a pris la résolution dont il s'agit, pour prévenir à temps des difficultés de cette nature. On parle aussi du mariage prochain du prince royal avec la princesse Agnès d'Anhalt-Dessau, qui se trouve ici depuis une huitaine de jours.»

ESPAGNE.

La séance du Congrès, du 11 mars, n'offre aucun intérêt. Le gouvernement, dès le 28 février, (quoique la chose ne soit connue que maintenant) a envoyé les ordres nécessaires pour mettre en état de défense toutes les places du 2e district militaire.

La situation financière continue d'être peu satisfaisante. Les revenus sont absorbés, dit-on, jusqu'au mois de juin. On parle de négociations ouvertes avec la France pour une convention postale. La grande affaire est aujourd'hui celle de la Catalogne. Il paraîtrait que, cédant aux sollicitations des députés catalans, le ministère aurait envoyé des ordres à Barcelonne; mais le ministre a refusé de communiquer aux députés catalans le double des instructions envoyées. En conséquence, jusqu'à ce qu'il soit publié à cet égard quelque chose d'officiel, il est difficile de préciser la nature et surtout l'étendue des concessions faites à la Catalogne.

ANGLETERRE.

Le 20 mars, la cour a pris le deuil pour huit jours, à l'occasion du décès de S. A. R. le grand-duc de Mecklenbourg-Schwérin.

— Le 18, S. M. la reine a tenu une cour, au palais de Buckingham, pour recevoir des Adresses de félicitations au sujet de la naissance du prince de Galles. S. M. en a reçu entr'autres des Universités d'Oxford et de Cambridge. Le duc de Wellington, en sa qualité de chancelier de l'Université d'Oxford, présidait la députation de cette Université.

— Le baron de Brunow, ministre de Russie, a travaillé le 18 mars, au *Foreign Office*.

— Le comte d'Elgin et de Kincardine, a été nommé par la reine, capitaine-général et gouverneur-en-chef de l'île de la Jamaïque et dépendances.

— Dans la Chambre des lords, séance du 17 mars, les résolutions de lord Brougham relatives à l'*income tax,* dont nous avons parlé dans un précédent numéro, ont été rejetées sans division. Aucune discussion n'a eu lieu; car le seul orateur qui ait pris la parole, outre le noble lord, a été le comte de Ripon, qui n'a pas abordé la question.

— La reine tiendra sous peu un chapitre de l'ordre de la Jarretière. Il y a trois places vacantes dans cet ordre, par le décès du comte de Westmorland, du duc de Cleveland et du marquis de Hertford. Ils seront remplacés par le duc de Buckingham, le duc de Beaufort et le marquis de Salisbury.

— Dans la Chambre des Communes, séance du 17 mars, sir R. Peel, ensuite d'une interpellation de lord J. Russell, a annoncé que le gouvernement avait l'intention de renforcer l'armée aux Indes, et de prendre immédiatement des mesures à ce sujet. Il n'était pas encore à même de faire connaître le chiffre de cette augmentation. Un budget supplémentaire serait déposé sur le bureau de la Chambre.

— On lit dans le *Dublin Packet :* Nous avons lieu de croire que les 10,000 hommes de troupes destinés pour le théâtre de la guerre dans l'Afghanistan, seront placés sous le commandement du vénérable sir Henry Hardinge, Bart., qui a acquis plus d'une gloire sur les champs de bataille.

— Le *Times* annonce que tous les officiers au service de la Compagnie de Indes, aujourd'hui en congé, excepté ceux au dessus du rang de lieutenant-colonel, ont reçu l'ordre de rejoindre leurs régimens aux Indes.

— Le 12 mars, est mort à Southampton, à l'âge de 62 ans, le lieutenant-général Shrapnel, le plus ancien officier de l'artillerie royale. Il avait été nommé sous-lieutenant dans cette arme, le 9 juillet 1779, et lieutenant-général le 10 janvier 1837. Il avait servi dans l'armée du duc de York, en Flandre et au siége de Dunkerque. Peu après le siège de Gibraltar, il inventa le *Case-Shot* instrument de guerre destructif, mis en usage par l'artillerie royale, et connu par le nom de *Shrapnel-Shells* (bombes à la Shrapnel). Cette invention fut regardée comme tellement importante que, à son adoption pour le service, il reçut une pension de 1,200 liv. st. par an, au dessus du traitement des rangs respectifs qu'il occupa par la suite dans l'armée.

— On mande de Portsmouth, le 16 mars : Le *Vindictive*, de 50 canons, capitaine J. Toup Nicolas, et portant le pavillon du contre-amiral sir Cochrane, a mis hier à la voile pour la Chine. Nos frégates à vapeur déjà si nombreuses, vont être augmentées de 19, en ce moment en construction sur les divers chantiers.

— Dans la Chambre des Communes, séance du 16 mars, sir Robert Peel a annoncé l'agréable nouvelle, que S. M. la reine, prenant en considération les besoins du pays, soumettra avec plaisir son revenu à l'*income tax*, si le parlement jugeait convenable de l'établir. Cet exemple de noble patriotisme est l'objet de l'admiration de tous les journaux.

— Les journaux annoncent la mort, à l'âge de 77 ans, du duc de Norfolk, chevalier de l'ordre de la Jarretière, conseiller privé, et membre de la Chambre des Lords. C'est son fils, Henri Charles, comte de Surrey qui hérite de ses titres et de ses biens considérables.

— Dans la Chambre des Communes, séance du 17 mars, M. Lindsay a proposé que la Chambre se formât le 7 avril prochain, en comité, pour examiner jusqu'à quel point il y avait lieu de voter une Adresse à la reine, priant S. M. de prendre en considération les demandes en indemnité de négocians britanniques, dont l'opium a été détruit en Chine. Après de longs débats, cette proposition a été rejetée par 87 voix contre 37. Sir Robert Peel a fait remarquer à cette occasion, que l'expédition en Chine, avait déjà coûté 1,500,000 liv. st. Il estimait que pour la présente année, il faudrait de nouveau une somme d'un million de livres sterling. Il a ajouté que la guerre serait continuée avec la plus grande vigueur, afin de la mener à une prompte terminaison.

— Dans la séance du lendemain, de la même Chambre, sur la motion que le *speaker* (président) quitte le fauteuil, afin que la Chambre se forme en comité de voies et moyens, M. F. T. Baring s'est levé et a reclamé le droit de s'étendre sur la question générale de la situation financière du pays, avant que la Chambre résolve de se former en comité. Il signale plusieurs erreurs dans l'exposé financier présenté par sir Robert Peel; il critique le nouveau tarif et demande si le pays doit se soumettre à l'*income tax* pour un tarif basé sur des principes comme ceux qui ont été annoncés. Cet *income tax* est aussi injuste qu'il est oppressif; sir Robert Peel sait déjà avec quelle défaveur l'annonce de cette taxe a été accueillie dans le pays. L'orateur est fermement convaincu que le déficit dans le revenu pourra être couvert d'une autre manière, sans qu'il soit nécessaire de recourir à cette taxe odieuse, qui devrait être réservée pour la dernière ressource dans les plus grandes difficultés. Fût-il seul dans son opposition, il serait heureux d'avoir l'agréable souvenir d'avoir voté contre cet impôt aussi inutile qu'injuste.

Le chancelier de l'Echiquier dit que la triste situation des finances doit être attribuée au précédent ministère, qui a été suffisamment averti de la fausse voie qu'il prenait dans l'administration des deniers de l'état. Au lieu de porter remède au mal, il avait eu recours à des expédiens temporaires. Le chancelier fait remarquer, qu'en proposant un *income tax*, le gouvernement n'ignorait pas quels sentimens il exciterait en attaquant la propriété, mais il compte sur le patriotisme de la nation en général et sur son amour de l'honneur national. Il termine en prenant la défense du nouveau tarif.

Le vicomte Howick n'examinera pas si le dernier ministère est à blâmer ou non, pour avoir laissé les déficits s'accumuler comme il l'a fait. Il ne voit que les circonstances actuelles.

Il est possible que l'*income tax* soit adopté, vu la majorité dont dispose le ministère; mais après une ou deux sessions, lorsque le poids en aura été ressenti par le pays, le ministère verra, comme l'a vu le ministère de 1816, que ses plus solides soutiens l'abandonneront, quand on agitera la question du retrait de cette taxe.

Lord John Russell s'étend sur l'omission du sucre dans le nouveau tarif, qu'il attaque d'ailleurs sous plusieurs autres rapports. Les déficits qui allaient toujours en s'accumulant, nécessitaient de prendre un parti. Mais cette nécessité n'était pas telle qu'on fût justifié de recourir à un *income tax*. Sir Robert Peel et M. Goulburn avaient émis de semblables opinions, il n'y a pas bien long-temps. La grande objection contre un *income tax* est son caractère inquisitorial; son influence sur la moralité du pays est plus importante que la somme que cette taxe arracherait ainsi au peuple. Proposer un semblable impôt c'est annoncer aux étrangers que l'Angleterre en est à ses dernières ressources. L'orateur fera, et en comité, et à la présentation du rapport, une motion contre l'*income tax*, qui, espère-t-il, sera rejeté par la Chambre. La Chambre se forme alors en comité de voies et moyens.

Sir Robert Peel déclare que l'opposition annoncée par lord John Russell ne l'étonne nullement. Il sait parfaitement qu'il s'est chargé d'une tâche difficile, en cherchant à faire face aux embarras financiers causés par le dernier ministère. Il explique le montant du déficit actuel et de ceux qui sont à craindre encore; les mesures proposées par le gouvernement tendent à remédier à cet état de choses. L'existence du ministère se rattache

---

a été visible à travers les salles et les galeries qu'éclairait encore le rayon horizontal du soleil couchant.

» Excusez-moi, Klerbbs, de vous raconter minutieusement tous ces détails; je sais en les écrivant que chacune de mes phrases est accueillie par votre sourire railleur; mais je vous pardonne votre esprit : j'aime mieux que vous l'exerciez contre moi que contre un autre, parce que vous avez échappé par miracle aux yeux de cette femme, vous avez une fierté intolérable; un peu de pitié, je vous prie, pour l'ami moins heureux que vous.

» Au dîner, nous étions cinq. La conversation s'est établie entre Talaïperi et les hommes d'affaires sur la prééminence commerciale que l'avenir réservait à Calcutta, aux dépens de Madras. Les hommes ne savent jamais ce qu'il faut dire devant une femme. Je suis sûr que mon silence, pendant cette conversation, a été favorablement remarqué par Héva. Une femme nous distingue souvent par la plus mince nuance de conduite et d'à-propos. C'est une erreur de croire qu'il faut gagner des batailles, et se faire couronner de lauriers pour plaire à une femme; il faut quelquefois se taire et rester immobile, quand les autres parlent et s'agitent à ses côtés.

» Klerbbs, vous devez me trouver bien vain, n'est-ce pas? mais il ne tenait qu'à moi de garder mon orgueil au fond du cœur, à l'exemple de ceux qui s'appellent modestes. J'ai mieux aimé vous envoyer ma pensée la plus secrète, tout en relief sur une feuille de papier. Au reste, je me trouve si absurde, depuis l'arrivée d'Héva, que j'ai besoin, pour ne pas me désespérer, de me savoir gré de la moindre chose qui puisse me relever à ses yeux.

» Je vous écris au milieu de la nuit, ma lettre devant partir à la pointe du jour. La maison est calme, à cette heure, mais cette tranquillité ne ressemble pas à celle de l'autre nuit. On sent que la déesse est rentrée au temple; on sent que cette vaste habitation a maintenant une âme, que ce silence est bruyant, que ce désert est peuplé. Il y a un souffle enivrant qui agite les fleurs des kiosques, et le clavier des persiennes, il y a une animation divine qui circule dans l'air et l'embaume; il y a même dans la nature une expansion de molles extases qui semblent ne venir du ciel que pour moi.

» Adieu, Klerbbs; adieu mon vieux compagnon de deux jours. Arrivez! arrivez! je serai plus fort quand je serai deux.»

GABRIEL N***.

«P. S. Goulab et Mirpour se sont dérobés aux poursuites de la justice. On les a vus se pavaner, en costume européen, sur le port à Pondichéry. D'autre part, on affirme qu'ils se sont embarqués pour Batavia.

» N'acceptez aucune chasse aux tigres; ne vous laissez pas entraîner par ces graves fous, vos compatriotes. Oui, vous avez raison, assez de tigres; le nom seul de ces animaux me zèbre la peau de lames de feu.

» Mon Touraco blanc est sans doute perché sur le volume de votre histoire des Malabars.» G.

Gabriel plia cette lettre, et la déposa sur une table à côté de son lit, pour ne pas oublier à son réveil de la donner au Télinga.

Les nuits indiennes ont des attraits incomparables; elles ont l'éclat des jours septentrionaux; et elles vous invitent à les contempler. Gabriel se laissa mollement entraîner à cette séduction de la nature; il s'oublia devant cette autre reine invisible qui lui parlait avec ses harmonies, et le caressait avec son souffle embaumé. Des gerbes de lumière douce pleuvaient des étoiles, et couvraient, comme une rosée de gouttes d'opale, la cime déliée des montagnes et des bois: le lac coupait le firmament, et lui renvoyait ses constellations; mais, sur un côté de ses rives, il semblait garder les ténèbres compacées de la nuit, dans des massifs de plantes fluviales, et dans les abîmes de ses grottes. Le regard, qui ne rencontrait partout que l'enchantement et la grâce, s'arrêtait avec une sorte de terreur sur ce coin sombre et mystérieux du divin tableau d'une nuit du Tinnevely.

Gabriel détournait ses regards de cette perspective effrayante, en accusant la nature qui jette toujours quelque point noir dans son plus bel azur, et se complaît dans l'imperfection, lorsqu'il lui serait si aisé d'être parfaite; puis, il laissait encore retomber ses yeux sur ce côté du lac, avec cet instinct dépravé qui pousse l'homme à tout ce qui l'afflige, et l'arrache à ce qui lui sourit. A force de sonder ces abîmes de ténèbres, Gabriel crut découvrir quelques mouvemens de feuillages qui n'étaient pas excités par les impulsions brutales des animaux, et annonçaient, au contraire, la précaution calme d'un être intelligent. Un bruit d'eau sourde accompagna un craquement de branches, et une tête humaine se détacha sur la limite des ténèbres, dans un fond d'azur lumineux et étoilé. Gabriel retint son souffle, et s'imposa l'immobilité d'une statue, les yeux fixés sur cette étrange apparition.

La nuit donne aux objets une grandeur indéterminée; aussi, la tête qui se leva d'entre les noires feuilles parut énorme à Gabriel; un instant, il eût l'idée qu'elle appartenait à un éléphant, et son esprit préoccupé de la crainte d'un danger vague se rassura. De tous les animaux qui se cachent la nuit, avec une pensée, le plus redoutable, c'est l'homme. Gabriel avait admis l'éléphant, et il se retirait de la croisée pour gagner son alcôve, lorsqu'il entendit distinctement une voix humaine qui sortait de cette monstrueuse tête, et qui, réprimée par la prudence jusqu'au ton le plus bas, arrivait encore distincte et terrible dans cette atmosphère transparente qui semble faire vibrer la moindre plainte de l'insecte sous une immense coupole de cristal.

Gabriel vit ensuite, dans le petit golfe des massifs ténébreux, les eaux se troubler, perdre leurs teintes lumineuses, et se hérisser de petites vagues, comme si des corps agiles et vigoureux les traversaient à la nage pour gagner un rivage invisible. Les rameaux sombres que l'apparition avait agités, au bord du lac, reprirent leur immobilité de rempart d'ébène. Quelque chose de menaçant et de mystérieux venait de s'accomplir là, mais il n'était donné à personne de le comprendre; ce secret s'était plongé dans les abîmes de la nuit et du lac. Gabriel ne détacha plus ses yeux de ce coin du tableau. Il se posa comme une sentinelle vigilante pour garder le sommeil d'Héva, et cette pensée lui donna des frissons de joie. A l'aube, il descendit sur la terrasse, dès qu'il vit les jardiniers sortir de la ferme, leurs instrumens de travail sur l'épaule; il aborda le premier qui passa devant lui, et après lui avoir fait quelques questions insignifiantes, il lui demanda des nouvelles de ce troupeau d'éléphans privés qu'il avait vus autrefois sur les bords du lac. Le jardinier répondit que la veuve de Mounoussamy les avait donnés au gouverneur, qui les avait placés au jardin zoologique de Madras.

La nuit et le lac gardèrent leur mystère. Gabriel examina de près les massifs de feuillages, d'où s'était levée une tête humaine; il vit beaucoup de rameaux brisés à hauteur d'homme, et de larges vestiges sur les gazons d'alentour. Il avait eu d'abord l'intention de tout dire à Talaïperi et à Héva pour attirer leur surveillance sur ce coin de ténèbres et d'embûches; mais il craignit que la belle veuve ne reprît le chemin de Madras, si la campagne ne lui offrait aucune sûreté dans ses nuits. Il adopta l'avis contraire. Il résolut de ne pas révéler cette effrayante apparition, et de veiller toujours, dans l'ombre, ses armes à la main, prêt à s'élancer vers le lac, au moindre signe de danger, à la tête des domestiques. Cette idée lui en suggéra une autre; il regagna sa chambre, rouvrit sa lettre à Klerbbs, et ajouta cet autre *post-scriptum*.

«Mon cher Klerbbs, oubliez tout ce que je viens de vous écrire, et ne pensez qu'à ces derniers mots : — ARRIVEZ NON PAS EN VOUS PROMENANT, MAIS AU VOL DE LA VOILE ET DU CHEVAL. J'AI BESOIN DE VOTRE AMITIÉ.»

Il remit sa lettre au Télinga, et trop ému des scènes de la nuit pour songer au repos, il attendit le lever d'Héva sous la colonnade du *Chattiram* ouverte aux rayons de l'aurore.

(*La suite à un prochain numéro.*)

à ce qu'elles soient adoptées. Il défend le tarif contre les remarques qui viennent d'être faites, et démontre que ce sont les besoins publics qui ont exigé l'imposition de l'*income tax*. Il n'y avait pas de milieu à prendre entre des taxes sur la consommation, et une taxe sur la propriété, afin de trouver les quatre millions requis. Il ne nie pas la nature inquisitoriale de l'*income tax;* mais cette considération à part, c'est la meilleure taxe qu'on pût trouver, car si les mesures du gouvernement deviennent loi, il y aurait une réduction dans les dépenses de la vie, qui diminueraient en fait, le montant de l'imposition directe. En thèse générale, il propose d'adopter le mode de lever la taxe, qui fut adopté par le bill de 1806. La taxe serait établie uniformément sur le revenu, et aucune exception ne serait admise.

A la fin du discours de sir Robert Peel, M. Labouchère se lève et défend la conduite de l'Opposition par rapport à l'*income taxe,* dont le caractère odieux ne se trouve pas compensé par les réformes commerciales proposées par le gouvernement.

Les débats sont ensuite ajournés, sur la motion de M. Hawes.

— On lit dans le *Sun* :

« Nous n'avons pas entendu une seule opinion exprimée par des personnes connaissant les affaires des Indes, en faveur d'une guerre contre les Afghans, à l'exception de ce qui a été dit dans la Chambre des Communes par sir John Cam Hobhouse. Au contraire, la mauvaise politique, et l'injustice manifeste d'une pareille guerre, sont universellement proclamées par ceux qui ont consacré une grande partie de leur temps à l'étude des moyens les plus convenables pour consolider la puissance britannique aux Indes. Emportés par un sentiment d'indignation naturelle que, nous aimons à le croire, nos lecteurs savent apprécier, nous étions disposés d'abord, à conseiller une vengeance signalée des meurtriers de sir A. Burnes et de notre envoyé, sir William Mac Naghten. Mais de plus calmes réflexions ont modéré l'impulsion donnée par une première impression. En considérant que le caractere sacré de l'envoyé n'était pas reconnu par son meurtrier, qui ne voyait en lui que l'ennemi le plus dangereux de sa famille, un ennemi par qui son propre père a été déposé, et le Shah-Soojah, placé et soutenu sur le trône de Caboul, l'horrible forfait prend un aspect un peu moins grave. Un correspondant nous écrit à ce sujet ce qui suit :

«« L'assassinat de notre envoyé fut des plus atroces, mais il faut nous rappeler la nature du peuple à qui nous avons affaire, car ce peuple n'est qu'à moitié civilisé. Nous avions déposé le père de l'assassin, nous avions usurpé le gouvernement de son pays, et tué des milliers d'habitans, sans aucune juste cause. L'envoyé fut l'agent et l'auteur ostensible de cette grande infortune, et, les choses étant ainsi, pouvons-nous être surpris de cette explosion de *sauvage justice*. Je déplore profondément les maux que nous avons infligés aux Afghans, et à nos braves soldats, sacrifiés pour une cause des plus injustes; de même que les énormes sacrifices en hommes et en argent, qui sont résultés de notre politique agressive et criminelle. Nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour favoriser les vues et pour augmenter l'influence de la Russie, à Caboul, et elle n'a qu'à rester tranquille spectatrice, et attendre l'arme au bras, le résultat de notre suicide politique Ce n'est pas que nous ayons quelque chose à craindre de la part de cette puissance, aussi long-temps que nous conservons notre influence aux Indes. Nous pouvons en tout temps, attendre de pied ferme et défaire, sur les bords de l'Indus, toutes les armées russes, persanes et afghanes qui viendront nous y combattre; mais nous abandonnons aujourd'hui la réalité pour l'ombre, et nous préjudicions et affaiblissons nos ressources de toutes les manières possibles. J'espère que notre gouvernement examinera avec soin les meilleures mesures qu'il reste à prendre aujourd'hui pour nous tirer de la politique fatale et mal digérée de lord Auckland. Il se peut que nous entrions de nouveau à Caboul, que nous fassions mordre la poussière à des milliers d'hommes courageux, que nous dépensions d'immenses trésors, mais jamais nous ne gagnerons les *cœurs* haut placés des Afghans; car, comme les Bretons, jamais ils ne seront esclaves »»

FRANCE.

Les correspondances de Paris, à la date du 18 de ce mois, se préoccupent vivement de la nouvelle qu'on ne présentera pas cette année la loi, attendue depuis si long-temps, pour la suppression de la fabrication du sucre de betterave moyennant indemnité aux fabricans, à payer par le trésor public On prétend que cette décision a été prise par la majorité du conseil des ministres dans le moment où le projet de loi dont il s'agit était soumis à ce conseil, et que c'est la crainte de léser trop fortement les intérêts de l'agriculture dans quelques départemens qui a fait ajourner cette mesure. On assure qu'aussitôt après l'adoption du budget, la Chambre des Députés sera dissoute, et ainsi le ministère ou quelques uns de ses membres reculent devant des mesures qui pourraient nuire aux prochaines élections générales dont on attend un bon résultat. D'un autre côté, la nouvelle de l'ajournement de cette mesure a vivement inquiété toutes les personnes qui ont des relations d'intérêt avec les colonies françaises aux Indes-Occidentales, lesquelles réclament, de toute nécessité, la suppression de l'industrie du sucre de betterave. Il a été résolu, dans une assemblée de quarante députés qu'on peut considérer comme les réprésentans des ports de mer français, de faire de sérieuses réclamations près des ministres Soult et Guizot au sujet de l'ajournement dont il s'agit. On dit aussi que tous les membres de la Chambre de Commerce du Hâvre en apprenant que le gouvernement ne présenterait pas encore une loi pour la suppression de la fabrique du sucre de betterave, ont donné leur démission en masse.

On écrit de Paris, le 19 mars :

La commission chargée de l'examen de la proposition Golbéry, après une vive discussion qui a tenu les séances d'hier et d'aujourd'hui, a arrêté à la majorité de 7 voix contre 2 qu'il serait publié un bulletin des séances de la Chambre, que ce bulletin serait envoyé à chaque mairie à chaque bibliothèque aux électeurs et que les journaux auraient la faculté de prendre ce compte rendu moyennant un prix qui leur serait ultérieurement fixé. On évalue les frais qu'occasionera ce bulletin à 7 ou 800 mille francs. La commission se réunira lundi pour arrêter les bases de son rapport.

— Le bruit s'est répandu ce soir à la Chambre des Députés, que l'un de ses membres, M. Lacrosse, avait été blessé, cet après midi, dans un duel. En effet, des renseignemens que nous avons pris, il résulte que ce malheureux événement s'est accompli. A la suite d'attaques personnelles dont l'honorable député aurait été l'objet dans le *Globe*, un duel a eu lieu entre lui et le rédacteur en chef de cette feuille. On disait que ce dernier avait reçu une bessure dans la cuisse.

— La Chambre des Députés a rejeté, par 157 voix contre 139, le projet de loi sur les pensions. Le gouvernement s'occupe d'un autre travail sur cette importante matière.

— L'administration des contributions indirectes vient de faire publier le tableau de la production et de la consommation du sucre indigène depuis le commencement de la campagne 1841-1842. Les quantités de sucres fabriqués pendant cette campagne ont été de 24,019,395 kilogrammes, les quantités livrées à la consommation de 19,350,617; les quantités restant en fabrique de 9,256,075. Ces chiffres présentent sur ceux de la campagne correspondante de 1841 l'augmentation suivante : Quantités fabriquées, 1,673,540 kilogrammes; quantités livrées à la consommation, 4,070,142. Les quantités restées en fabrique offrent, au contraire, une diminution de 1,911,962. Les droits payés en 1842 se sont élevés à 2,184,277; comparés à ceux de 1841, ils présentent une augmentation de 910,646.

— La *Gazette du Midi*, du 15, cite une lettre d'Alger du 10, arrivée par le *Tage*, et contenant le *post scriptum* suivant : « On me dit qu'un traité de paix général pour l'Algérie vient d'être conclu entre le général Bugeaud et les chefs arabes, à chacun desquels le gouvernement donnerait 50,000 francs.

ANNONCES.

Avis aux Dames.

DESSART, Apréteur de chapeaux de paille d'Italie et autres, demeurant sur le *Spuy*, n° 475, la 2me maison venant du *Kapelsbrug*, a l'honneur d'annoncer qu'il vient de recevoir de nouveaux modèles de chapeaux de fantaisie. Il a un moyen, de son invention, de blanchir à néuf les chapeaux blancs, aussi bien qu'on le fait à Paris, au prix modique de 45 cents, et en déans les 24 heures. Il se recommande à la bienveillance des Dames. 4483.

4468. A VENDRE UN BRITSKA DE VOYAGE, de fabrique russe; s'adresser chez J. G. Häger, Maître Sellier, rue dite *Spuistraat* à La Haye.

MONDON, Restaurateur,

ci-devant entrepreneur de la Société de l'Union à Anvers, a l'honneur de prévenir MM. les Voyageurs qu'il vient d'ouvrir un Hôtel sur le Port, dit *Hôtel des Étrangers*, Quai Van Dyck, n° 53 et 55, vis-à-vis l'embarcadère des bateaux à vapeur à Anvers. 4464

Magasin de Coutellerie anglaise,

A PRIX FIXE.

B. DOWNEND, Fabricant d'Angleterre, a ouvert un nouveau Magasin de Coutellerie anglaise consistant en : Couteaux de Table, Canifs, Ciseaux, Rasoirs, etc., etc.; il s'y trouvent aussi des Services à Thé et Café, des Cabarets, etc., en Métal Britannique connu pour conserver toujours sa couleur et sa beauté; des Cuillers et Fourchettes, Porte-Crayons, Cuillers à Thé, à Liqueur, etc., en Argent britannique, des Mouchettes et Porte-Mouchettes, Tire-Bouchons, Ciseaux à tailler les fleurs et les arbres, des Cliso-Pompes, Marteaux pour les Messieurs, Aiguilles anglaises à coudre et à broder, Dés, Plumes d'Acier de la meilleure qualité à 1 fl. et 1 fl. 50 c. la boîte de 144 pièces, aussi par douzaine et par carte; des Machines pour aiguiser les couteaux de table, et beaucoup d'autres articles sortant de la Fabrique anglaise; Pots à nettoyer les articles de composition ou l'argenterie, à 40 cts. le pot.

Il recommande ses nouveaux Rasoirs en acier fin à 1 fl. 50 c. la pièce, garantis comme étant tout ce que l'on peut désirer en fait de Rasoirs; Cuirs de Rasoirs à tout prix.

Il répasse et aiguise les Rasoirs, Couteaux, etc., à juste prix, et se recommande à la bienveillance du public.

Le Magasin est placé rue dite *Eerste Wagenstraat*, N° 62 à La Haye.

L'épouse Downend,

Fille de MOONENS PHILIPPART, a l'honneur de prévenir les Dames qu'elle vient de recevoir de Paris les *Nouvelles Modes*, consistant en un grand assortiment de *Pélerines*, et *Cols brodés*, *forme Cardinal* avec et sans entre-deux en Valenciennne; *Guimpes*, *Schals*, *Modesties*, *Bonnets* de mousseline brodés, *Mouchoirs* de Batiste de France brodes, de différens prix, un grand assortiment de *Manchettes* brodées et en dentelles, et d'autres Nouveautés dont le détail serait trop long.

Elle se recommande à la bienveillance des Dames qui voudront bien l'honorer de leur confiance. 4413.

CONTINUATION DE LA VENTE

DU MAGASIN D'AMEUBLEMENT

de MM. J. A. Schick et Cie, à La Haye,

AVEC RABAIS DE 30 A 60 POUR CENT.

Tapis Savonnerie, Moquettes, Escaliers, Tapis de table, etc.; Papiers très-riches, Etoffes diverses et Mousselines pour rideaux; Glaces de Paris avec cadres dorés et autres; Ameublemens complets, et Meubles divers en bois d'Ebène, Palissandre, Acajou, Meubles en boule; Suberbe Table en Marbre Mosaïque et Sculpté; véritables Laques de la Chine et du Japon; Lustres; Candelabres; Pendules, etc., etc. 4457.

Cours des Fonds Publics.

BOURSE DE VIENNE DU 12 MARS.

Métalliques, 5 %	107 1/2	Lots de 1834	688 l.
Dito, 4 %	—	Actions de la Banque	—
Dito 3 %	—		

BOURSE D'AMSTERDAM DU 19 MARS.

PAYS-BAS.	Int.	Cours du 18 mars.	Cours du 19 mars. Fluctuations de	à	Fer[…]
Dette active	5	101 7/8	de 101 13/16	à —	—
d° d°	2½	52 1/8	» 52 5/16	» 52 1/4	[illegible]
d° différée		—	» —	» —	—
Billets de chance		—	» —	» —	—
Syndicat	4½	—	» 92 13/16	» 92 7/8	92 […]
d°	3½	—	» 76 7/8	» —	—
Société de Commerce	4½	—	156 1/2	» 156 3/4	156 […]
d° nouvelle	4½	—	—	» —	—
Emprunt de 1836	4	—	» —	» —	—
d° des Indes	5	99	» 98 15/16	» —	—
RUSSIE.					
Ob. Hope & C. 1798 & 1816	5	—	» 105 7/8	» —	—
d° d° 1828 & 1829	5		» —	» —	—
Insc. au G. L.	6		» —	» —	—
Certific. au d°	6	—	» —	» —	—
d° à Hambourg	5	—	» —	» —	—
d° à Londres 1822	5	—	» —	» —	—
d° inscript. 1831/33	5	—	» —	» —	—
Emprunt de 1840	4	—	» 88 5/8	»	—
PRUSSE.					
Oblig. à Londres 1830	4	—	» —	» —	—
Act. Lot. de 50 Rix	/	—	» —	» —	—
ESPAGNE.					
Perp. ém. Amsterdam	5	—	» —	» —	—
d° à Londres	3	—	» —	» —	—
Passive	5	—	» —	» —	—
Dette différée à Paris		—	» —	» —	—
Deffered		—	» —	» —	—
Ardouin	5	21 7/8	» 21 11/16	» 21 13/16	21 […]
AUTRICHE.					
Oblig. Goll. & Comp.	4	—	» 103 3/4	» —	—
d° métalliques	5	—	» —	» —	—
d° d°	2½	—	» —	» —	—
NAPLES.					
Certif. à Amsterdam	5	—	» —	» —	—
d° à Naples	5	—	» —	» —	—
d° à Londres	5	—	» —	» —	—
DANEMARCK.					
Obl. à Londres	3	—	» —	» —	—
ANGLETERRE.					
Cons. Ann.	3	—	» —	» —	—
FRANCE. Inscr. au G. L.	3	—	» —	» —	—
POLOGNE. Act. 1835	/	—	» —	» —	—
BRÉSIL. Cons. Ann.	5	—	» 68 1/2	» 68 3/4	68 […]
MEXIQUE. d° d°	5	—	» —	» —	—
COLOMBIE emp. 1824	6	—	» —	» —	—
PÉROU. d° d°	6	—	» —	» —	—
PORTUGAL.					
Oblig. à Londres	3	—	» —	» —	—

BOURSE DE PARIS DU 18 MARS.

FRANCE.	Cours du 17 mars.	Cours du 18 mars. Fluctuations de	à	Fer[…]
Cinq pour cent	117 60	de 117 55	à —	117 […]
Trois pour cent	80 65	» 80 65	» —	80 […]
ESPAGNE.				
Emprunt Ardouin	25 1/2	» 25 3/8	» 25 1/2	25 […]
Anc. différée s. int.	—	» —	» —	—
Nouv. diff. d.	—	» 12 1/4	» —	—
Passive	—	» 5 3/8	» —	—
NAPLES.				
Certificats Falconet	—	» 106 25	» —	—
PAYS-BAS.				
2 1/2 pour cent	—	» —	» —	—
BELGIQUE.				
Dette active 5	—	» 105 1/4	» —	—
Dito, 3	—	» —	» —	—
Banque belge	—	» 812 50	» —	—
ÉTATS-UNIS.				
Obl. de la Banque	—	» —	» —	—
Ech. oct. 1841 et oct. 1842. (Jouiss. du 15 oct. 1840.	—	» —	» —	—
Ville de New-York, j. janvier 1841. 5	—	» —	» —	—
État de New-York, j. octobre 1840. 5	—	» —	» —	—
État d'Ohio, j. avr. 1841. 6	—	» —	» —	—

Du 19 mars.

France. — Inscr. au G. L. 5 %, 117,55. 117,60. 117,60.
Id. id. 3 %, 80,60. 80,65. 80,65.

Espagne. — Emprunt Ardouin, 5 %, 25 1/2. 25 3/8.
Dette diff. 1830, —
Dette diff. 1835, 12 1/2.
Dette passive, 5 %, 5 3/8.

Naples. — Certificats Falconet, 5 %, 106,50.

Pays-Bas. — Dette active, 2 1/2 %, 53 1/4.

Belgique. — Dette active, 5 %, 105 1/4, 105 1/4.
Dito, 3 %, —
Banque belge, 812,50.

BOURSE D'ANVERS DU 19 MARS.

	Int.	
Metalliques	5	111
Naples	5	—
Ardouin	5	21 3/4
Dette differée, anc.		—
Dito nouv.		—
Passive	5	5 3/4
Lots de Hesse		25

Cours après la Bourse (2 3/4 heures) :

Ardouin 21 3/4 P.

Idem, Primes fin du mois 21 7/8 dont 1/4 A.

BOURSE DE LONDRES DU 18 MARS.

Cons. 3 %	89 7/8, 3/4 P.
Holl. dette act. 2 1/2 %	52 1/2
Dito dito 5 %	—
Dito Emprunt 1837, 5 %	100 1/4
Espagne	24 3/4, 7/8
Portug. (nouv.)	34 1/2, 1/2
Russes	—

Le prix de l'abonnement est de 26 florins par an ou 7 florins par trimestre pour La Haye, et de 30 florins par an ou 8 florins par trimestre pour les autres villes du ro[illegible] On s'abonne au bureau *Petit-Marché-aux-Herbes*, section E., N° 370, ainsi que chez tous les libraires et directeurs de postes du royaume. M. AUGUSTE DE VIGNY, directeur de [illegible] CORRESPONDANCE, à Paris, rue des *Filles-St.-Thomas* (*Place de la Bourse*), n° 5, est seul chargé des *Abonnemens* et *Annonces* pour la France.